

transformé en machine, accomplir péniblement la besogne qui lui a été donnée, vous le voyez, inondé de sueurs, abattu, corassé sous le poids de la fatigue et de la chaleur, truffer difficilement de lourds fardeaux ou creuser avec peine son dur sillon. L'homme, cet être si noble, est presque forcé d'oublier son origine, ce n'est plus qu'un esclave qui est à peine capable de lever la tête vers le Ciel, il rampe presque, et son intelligence, pour ainsi dire rivée à la matière, semble incapable de s'élever au-dessus de ce monde matériel qui l'éorase.

Que le progrès, le véritable progrès pénètre dans un pays, la population se sent régénérée, son intelligence se développe, elle voit devant elle des horizons nouveaux, le corps du travailleur se redresse majestueusement et son front peut alors regarder en face les merveilles nombreuses créées pour réjouir sa vue et élever son esprit.

Parmi les progrès réalisés de nos jours dans toutes les situations de la vie, le premier et le plus important est sans contredit l'application de la mécanique aux arts manuels et la substitution des machines aux bras de l'homme dans la confection des travaux industriels, surtout dans celle des travaux agricoles.

En voyant fonctionner la faucheuse et la moissonneuse, nous avons reconnu que le cultivateur n'est plus cet être à l'apparence misérable que nous avons vu souvent et dont nous avons déploré la triste condition. Il n'est plus courbé vers la terre; droit et la tête haute, occupé uniquement à guider sa machine, il était grandi d'un pied; d'abord parce que la bonne exécution de son travail l'obligeait à relever la tête, ensuite parce qu'il sentait en lui-même un affranchissement et que son intelligence trouvait une occupation digne d'elle. Ce n'était plus le paysan rude et grossier, abruti par la fatigue, c'était un gentilhomme se promenant le long de ses champs. L'homme avait grandi, parce qu'il avait fait un pas immense dans la voie du progrès qui est aussi celle de la liberté.

Voilà la conséquence inévitable et précieuse de tout progrès. L'esclavage de l'homme disparaît dès que le travail intellectuel se substitue au travail manuel, dès que le travail leur fait usage des forces de la nature, et qu'il oblige ces dernières à remplacer les efforts de ses bras toujours trop faibles et trop lents pour suffire aux travaux qu'on leur demande.

Au point de vue de la liberté individuelle seul, l'introduction des machines en agriculture est un bienfait immense; mais ce n'est pas le seul avantage qu'une nation retire de ce progrès; une augmentation considérable dans la prospérité publique en est encore la conséquence rigoureuse.

L'industriel et l'agriculteur se proposent pour but principal de produire au plus bas prix possible pour pouvoir vendre avec bénéfice. Or, il est parfaitement reconnu aujourd'hui que l'introduction des machines amène nécessairement une immense économie de main-d'œuvre et qu'il en résulte en même temps un travail de qualité bien supérieure dès que les machines ont atteint un certain degré de perfection. Ces avantages permettent donc de diminuer le prix de revient des marchandises tout en augmentant leur qualité; c'est pourquoi nous devons considérer comme un devoir impérieux de remplacer les forces humaines par le travail mécanique toutes les fois que les circonstances le permettent.

L'industriel, le manufacturier, généralement plus instruit dans les besoins réels de son entreprise, plus capable d'apprécier les avantages du travail mécanique, d'en calculer les résultats, et surtout aidé par d'abondants capitaux et par

la nature même de ses opérations, a compris de bonne heure l'immense influence que les machines auraient dans ses succès et a profité avec avantage des moyens d'action que lui offrent les progrès incessants de la mécanique. L'agriculteur, au contraire, n'est entré que fort tard dans cette voie si féconde en bénéfices; jusqu'à ces dernières années mille obstacles sont venus entraver ses désirs de progrès.

Parmi ces obstacles, le manque de capital fut le principal; le cultivateur se trouvait par là hors d'état de faire les dépenses d'établissement nécessaires. Il avait bien la ressource des emprunts; mais pour un cultivateur, emprunter c'est presque se ruiner: les profits sont si lents en agriculture, les espérances sont si souvent trompées par les vicissitudes de toutes sortes qui rendent si difficiles les opérations culturales, que la plus simple prudence forgeait le cultivateur progressiste à attendre des temps meilleurs. Puis venait la difficulté de se procurer d'instruments suffisamment efficaces, assez solides pour résister aux nombreuses causes de détérioration qu'on ne rencontrait dans les travaux de l'agriculture et en même temps assez solides pour pouvoir être mis sans danger entre les mains des ouvriers agricoles ordinairement peu soigneux, souvent peu intelligents, parfois malveillants, toujours inexpérimentés, et enfin assez parfaits pour faire disparaître les préjugés et démontrer à la routine qu'elle avait tort de s'opposer comme elle le faisait aux innovations dans l'industrie agricole.

Le goût que certains hommes riches et instruits ont pris pour les choses de l'agriculture a contribué puissamment à donner, sous ce rapport, à notre industrie agricole un élan qui désormais ne s'arrêtera plus. Ces hommes, se trouvant en face d'une main-d'œuvre insuffisante et inhabile et désireux d'augmenter les profits de leur industrie, songèrent tout d'abord à s'assurer le concours de bonnes machines, et leur exemple, se propageant de proche en proche, fut la cause déterminante d'un progrès rapide et incessant.

Si actuellement nous comptons plusieurs mille faucheuses et moissonneuses dans toutes les parties de la Province de Québec, l'agriculture en est redevable aux exemples de ces quelques agriculteurs instruits, riches et intelligents qui, dans ces derniers temps, ont tenu la tête du progrès, et aux publications agricoles qui n'ont cessé de faire connaître ces exemples à leurs lecteurs.

Les premières machines introduites en Canada étaient de fabrication étrangère; mais nos constructeurs canadiens, remarquant le grand développement de cette branche d'industrie, entreprirent bientôt la construction des machines sur une grande échelle, la concurrence se mit peu après de la partie, le prix des machines baissa et leur généralisation augmenta encore dans une forte proportion.

Enfin vint les concours qui stimulèrent l'émulation des constructeurs, les mirent à même d'échanger leurs idées, et qui, à la suite d'expériences publiques, démontrèrent aux hommes sans prévention la supériorité du travail mécanique sur le travail purement manuel dans le plus grand nombre des travaux agricoles.

L'évaluation en chiffres de l'économie résultant de l'emploi général des machines s'élève à des sommes tellement élevées que l'imagination la moins prévenue se refuserait à y croire si elle n'était appuyée sur les calculs les plus exacts et les plus à la portée de tous. Cette évaluation a déjà été faite dans les contrées qui ont employé le travail mécanique. L'Angleterre, l'Ecosse, la France, savent à quoi s'en tenir à ce sujet; ces calculs n'ont pas été faits, que nous sachions pour la Province de Québec, mais il serait facile de les faire, les bases